

Mémoires d'acupuncteur

Une vision de la Médecine Chinoise en 1882 : L'Art médical en Chine.

Comte Meyners d'Estrey.

Paris : Challamel Ainé ; 1882.



Daniel Geoffroy décrit la période 1864-1900 comme la période de déclin de l'acupuncture en France après l'apogée de 1825 avec les grands noms de l'histoire de l'acupuncture en France (Cloquet, Sarlandière, Dantu...) [1]. Le texte reproduit ci-dessous ici est issu d'un petit opuscule de 1882 de Comte Meyners d'Estrey qui était par ailleurs médecin et directeur d'un périodique spécialisé, les Annales de l'Extrême-Orient. Ce texte reflète parfaitement les bouleversements dans les conditions politiques et scientifiques de cette partie du XIX^e siècle. Sur le plan politique la période 1880-1885 est la phase d'essor de l'impérialisme français. Jules Ferry, Président du Conseil, va relancer en 1883 la conquête de l'Indochine. Le protectorat de la République Française sur le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine sera confirmé le 9 juin 1885 par le traité de T'ien-tsin. Jules Ferry prononce un discours célèbre : *“Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce*

qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures...” (28 juillet 1885). Sur le plan médical, Claude Bernard a publié en 1865 son “Introduction à l'étude de la médecine expérimentale”. Louis Pasteur a commencé en 1877 ses travaux sur le rôle des “microbes” dans la survenue des maladies infectieuses et l'aboutissement est le vaccin contre la rage en 1885.

La médecine pastorienne à travers le Corps de Santé des Colonies va ainsi accompagner la colonisation de l'Indochine et va appuyer l'influence française dans le Yunnan et la Chine du Sud, à une époque où les puissances occidentales (Angleterre, Etats-Unis, Russie) sont en concurrence acharnée. Sur la rencontre de la médecine pastorienne à son apogée et de la médecine traditionnelle, on lira avec intérêt le livre de Florence Bretelle-Establet [2], analysé dans Acupuncture & Moxibustion 2003, 2(1-2):106.

Johan Nguyen

Références :

1. Geoffroy D. L'acupuncture en France au XIX^e siècle. Sainte-Ruffine: Maisonneuve;1986.
2. Bretelle-Establet F. La santé en Chine du Sud (1898-1928). Paris: CNRS Editions;2002.

(...) Les nations diffèrent moins entre elles au physique qu'au moral. Les anciens Grecs se distinguèrent par leur goût classique et esthétique. Un esprit solide marquait les Romains. Des habitudes contemplatives caractérisèrent les Arabes. Le fanatisme et la bigoterie formaient les défauts des Mahométans et des Turcs.

L'insouciance et la souplesse sont propres aux Hindous. Les Chinois sont un peuple pratique, très utilitaire, prêt à sacrifier tout au profit et au plaisir du moment. Ils ont le goût esthétique très peu développé et connaissent peu ou ne se soucient guère du beau, du sublime, du pittoresque, du mélodieux, de l'harmonieux, etc. Cependant ils sont observateurs lorsqu'il s'agit de choses de leur ressort, de leur compétence ; mais leur observation est généralement superficielle et pour cette raison, leurs déductions sont ridicules. Ils n'aiment point les études scientifiques, et comme l'étude des sciences naturelles et abstraites leur paraît improductive, ils les négligent complètement.

Ils sont industriels et actifs. Ils ont fait des progrès considérables dans la science morale, mais leur politesse est rarement désintéressée, de sorte que le vernis disparaissant, la grossièreté et la brutalité deviennent immédiatement visibles. Un de leurs plus grands défauts, celui que nous considérons comme le plus grand obstacle à leur amélioration comme peuple, est leur dédain de la vérité. Dans toutes les branches de la science, l'amour du vrai doit toujours former le premier élément de nos études ; toute considération, toute opinion, tout système doit disparaître devant la vérité. Nous devons toujours être animés d'un ardent désir

de la trouver : nous devons l'aimer et l'estimer pour elle seule.

Or, comment les sciences médicales, dont l'existence même est basée sur cet amour de la vérité, pourraient-elles progresser chez un peuple dont chaque individu depuis sa naissance est habitué au faux, dont les magistrats, les fonctionnaires les plus élevés n'ont pas honte de se laisser prendre à mentir, un peuple qui considère l'art de tromper comme le plus grand mérite, le plus grand talent, et qui croit n'avoir rien à craindre de ses dieux pour ses détestables défauts ?

Les Chinois ne connaissent pas plus la médecine que les autres sciences. La minéralogie, la géologie, la chimie, la physique, etc., leur sont totalement inconnues et ils n'ont pas la prétention de les connaître. Mais de la médecine, ils prétendent avoir une connaissance profonde depuis les temps les plus reculés.

On trouverait difficilement une tribu, bien moins un peuple, sur le globe terrestre qui n'ait quelques notions des vertus médicales de certaines plantes et de leur emploi dans certaines maladies. Mais avant de pouvoir traiter les maladies avec prudence et succès, il est absolument nécessaire de bien connaître le corps humain et ses fonctions à l'état sain. La nature de l'homme doit être étudiée au point de vue physique et psychologique. Il s'agit de bien connaître aussi ses rapports avec le monde extérieur, et comme ces études embrassent un vaste champ de recherches scientifiques et d'observations minutieuses, les sujets ayant trait à la constitution morale et physique de l'homme forment un excellent critérium, moyennant lequel nous pouvons juger, non seulement

la supériorité scientifique de certaines nations sur d'autres, mais encore de certains individus sur d'autres de la même nation.

(...)

Toutes les phases de la littérature médicale en Chine nous montrent une imagination arrogante jointe à une ignorance regrettable de l'art. Nulle part dans ces écrits, on ne découvre le moindre désir de s'éclairer. Ils sont tous basés sur la fantaisie et n'ont en vue que de viles spéculations d'une industrie intéressée. Dans leurs efforts pour soutenir ce qu'ils considèrent comme la base de leur système, ils sacrifient sans scrupule non seulement la vérité, mais encore l'intelligibilité et la raison. Dans la plupart de leurs écrits, les auteurs chinois semblent vouloir envelopper le lecteur de mystère et rendre le sujet aussi obscur que possible. Ils professent d'admirer le plus ce qui est le moins connu, le moins compris. Aucune évidence ne transpire dans leurs livres, montrant qu'ils se soient jamais donné la peine de disséquer le corps humain. L'anatomie descriptive et comparée est complètement ignorée d'eux. Ils ne font aucune distinction entre les artères et les veines, entre les nerfs et les tendons. Il est vrai qu'ils possèdent quelques dessins anatomiques, mais d'une imperfection telle qu'on ne peut s'en servir utilement.

Les Chinois sont aussi ignorants en physiologie qu'en anatomie. Des fonctions du cœur, des poumons, du foie, des veines et même du cerveau, ils ne savent absolument rien. Ils ne font aucune distinction entre le sang veineux et le sang artériel. Ils semblent cependant avoir une vague idée des sympathies existant entre les divers organes et viscères, et du dérangement

de l'un entraînant le dérangement de l'autre ; car ils appellent poétiquement le cœur, le mari, et les poumons la femme. Ils appellent l'homme *siaou-tien--tsz*, c'est-à-dire un microcosme, un diminutif de l'univers. Le corps humain, disent-ils, est composé de cinq éléments : le feu, l'eau, le métal, le bois et la terre, et ils mettent ces cinq éléments en rapport avec cinq plantes, cinq goûts, cinq couleurs, cinq métaux et cinq viscères, excluant le cerveau. Les maladies, continuent-ils, résultent du dérangement de l'équilibre de ces cinq éléments. Un excédent ou un manquant de feu ou d'humidité, de froid ou de chaleur, dérangent l'économie ; le secret de l'art de guérir est de suppléer à ce qui manque au corps humain ou de retirer ce qui y est trop abondant ; de rétablir ainsi l'harmonie et l'équilibre entre les cinq éléments. Partant de ce principe, ils ont des médicaments auxquels ils attribuent la propriété d'augmenter la force de la respiration, de diminuer le flegme, de réchauffer le sang, de purger le foie, d'enlever les matières nuisibles, d'augmenter l'appétit, de stimuler les forces vitales, de restaurer l'harmonie, etc., etc. Les médicaments, selon eux, ont aussi une influence guérissante et corrigeante sur certaines forces mystérieuses duelles de la nature appelées *yin* et *yang*, correspondant à la lumière et à l'obscurité, la terre et le ciel, la force et la faiblesse, etc.. Ils appellent le cœur le roi du corps, d'où émanent ainsi que du creux de l'estomac toutes les idées et tous les délices. L'âme habite le foie, de sorte que tous les grands et nobles projets partent de cet organe. La vésicule du fiel est le siège du courage ; l'audace ou la timidité de l'individu varient selon

son développement, et montant dans le corps, elle provoque la colère. Les Chinois mangent quelquefois la bile contenue dans cette vésicule prise sur des animaux, tigres et ours, et même sur des hommes, bandits notoires exécutés pour leurs crimes. Ils croient se donner ainsi du courage.

Les petits intestins s'attachent au coeur et servent de conduit aux urines pour passer dans la vessie ; les grands intestins s'attachent aux poumons et ont seize circonvolutions.

Ils considèrent le système osseux comme une espèce de charpente ; ils parlent du crâne comme d'un seul os, de même de l'avant-bras, de la jambe et du bassin. Mais de tout cet empirisme, rien n'est plus curieux que leur théorie concernant le pouls. Ne connaissant rien aux fonctions du coeur, ils ignorent nécessairement aussi la circulation du sang. Ceci est prouvé, d'abord par leur assertion que les pulsations diffèrent pour chaque partie du corps, ensuite par l'absence complète dans leurs écrits d'aucune mention des valvules dans les veines, chose qui n'avait pas échappé à Galien et Harvey, qui y attachaient une importance capitale ; enfin, par leur ignorance des changements que subit le sang en passant dans les poumons et dans les capillaires et finalement par leur habitude de tâter le pouls aux deux poignets ou comme ils disent, aux deux côtés du corps, déclarant non seulement que les pouls diffèrent, mais prétendant, en outre, qu'il en existe trois à chaque bras.

Il est vrai que dans leurs anciens ouvrages, ils indiquent le sang comme la principale source de la vie, mais ils tirent cette conséquence du fait que l'individu meurt lorsqu'il perd

tout son sang. Tout ce qu'ils nous apprennent est que le sang coule dans des vaisseaux. Quelques-uns de leurs dessins représentent des tubes partant des doigts, des mains et des pieds et montant par les bras et les jambes dans le tronc où ils se perdent ou atteignent le coeur, les poumons ou quelqu'autre organe, après avoir parcouru tout le corps. Il serait difficile de trouver deux auteurs qui soient d'accord sur la circulation exacte du sang.

Il est surprenant que pendant ce long espace de temps, où tant de générations se sont succédées, dans un vaste pays comme celui-ci, jamais, parmi ce grand nombre d'hommes qui se prétendent des autorités et qui enseignent les autres, il ne s'en soit trouvé un seul doué d'un esprit assez indépendant pour faire de nouvelles recherches, ou assez sceptique pour mettre en doute les nombreuses assertions de ses prédécesseurs.

Les observations et les raisonnements des médecins chinois sont tellement extraordinaires qu'ils ne pourraient jamais satisfaire l'esprit de l'étudiant européen ou de race caucasique qui cherche la vérité. Le système suivi par eux pendant des siècles est absurde et faux aux yeux de tout le monde. Leur théorie ne peut supporter l'épreuve des lois les plus simples de la nature.

Le célèbre Cullen, en parlant de l'état des sciences médicales en Europe pendant son siècle, disait qu'il y avait en médecine plus de faits inexacts que de fausses théories. Il en est ainsi en Chine. Là tout est faux, parce que tout repose sur une fausse base. Il est possible que le médecin chinois soit doué d'une certaine finesse ou pénétration d'esprit, mais nous le blâmons de ce qu'il prétend savoir ce qu'il ne

sait pas, de ce qu'il prétend sentir ce qu'il ne sent pas, de ce qu'il ne cherche pas à étendre la limite de ses connaissances et qu'il continue à exercer son art en conservant les anciens errements de ses prédécesseurs.

Après avoir exercé la médecine en Chine pendant dix-huit ans et après avoir appris la langue chinoise, le docteur Hobson dit dans un remarquable article du *Medical Times and Gazette* du 18 novembre 1860 : *Quoique les Chinois s'extasient dans leurs pompeux écrits sur les merveilleuses propriétés du pouls et trompent le public en disant qu'ils distinguent ses formes minutieuses et variées, je n'ai jamais rencontré un seul praticien chinois qui osât affirmer le fait en ma présence, ou donner des preuves de sa prétendue doctrine en établissant le diagnostic d'une maladie quelconque en tâtant simplement le pouls du malade.*

Plus loin dans le même article, le docteur Hobson dit : *"Le pouls occupe l'étendue d'un pouce chinois à chaque poignet. Il se divise en trois parties nommées Tsun, Kwan et Chi."* Chacune de ces parties a son pouls extérieur et intérieur, ce qui fait un total de douze pouls, six au poignet de la main gauche et six au poignet de la main droite. C'est pourquoi ils tâtent les pouls des deux mains et s'étonnent de voir un médecin étranger se contenter d'en tâter un seul. A part ces douze pouls, il y en a encore d'autres qui méritent à peine d'être signalés, étant trop raffinés même

pour des docteurs chinois qui avouent leur peu d'importance dans l'exercice de la médecine. Mais ces douze pouls que nous venons d'indiquer correspondent avec autant de viscères dont deux sont de pure imagination : *la porte de la vie et les membranes des viscères.*

(...)

Nous pourrions nous étendre encore longuement sur cette théorie du pouls entre autres sur l'état du pouls dans les sept passions ou dans les affections de l'âme, sur la différence du pouls dans les deux sexes, etc. Mais nous croyons en avoir dit assez pour permettre au lecteur de juger de toutes les absurdités dont fourmillent les ouvrages de médecine des Chinois.

(...)

Leur principale opération chirurgicale est l'acuponcture, c'est-à-dire que toutes les fois qu'ils ont affaire à une inflammation aiguë ou chronique, ils enfoncent d'une manière insouciant un grand stylet dans les tissus. La plupart du temps ce procédé a les conséquences les plus fâcheuses, souvent même la mort s'ensuit ou bien le malade reste infirme pour le restant de ses jours.

Dans les cas de dyspepsie rebelle ou de gastralgie ils enfoncent également une longue aiguille dans la région épigastrique, perçant ainsi l'estomac ou le foie, ou même les deux selon le hasard. Cette opération cause d'ordinaire une forte inflammation ou irritation de l'estomac.